

Grandeur de Saint-Exupéry

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **21 (1953)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Grandeur de Saint-Exupéry

par Daniel

Il est des oeuvres qui ont ce magnifique pouvoir d'exalter en nous les meilleurs sentiments. Ce sont celles qui s'adressent à l'homme, à ce qu'on appelle sa conscience c'est-à-dire à ce qui forme son moi le plus intime. Car, si chaque individu réagit selon sa propre nature, il existe des vérités à ce point essentielles qu'elles sont d'une portée générale, de la même manière qu'il existe un langage familier à tous les hommes, et cela quelles que soient leur couleur, leur condition et leur personnalité. Ce langage, qui va droit au coeur et rencontre chez l'être sensible une totale approbation, Saint-Exupéry, mieux que quiconque, a su l'employer.

Vous le connaissez sans doute! Il est cet aviateur intrépide qui, dans la première moitié du siècle, suivant les traces de Guillaumet et de Mermoz, a honoré les ailes françaises, établissant les liaisons entre la métropole et ses colonies et des lignes reliant l'Afrique à l'Amérique du Sud. Mais Saint-Exupéry est aussi l'auteur d'ouvrages considérés à juste titre comme des oeuvres maîtresses de la littérature contemporaine. «Vol de nuit», «Pilote de guerre», «La citadelle» et surtout le remarquable «Terre des hommes»: autant de livres passionnants, récits d'aventures, d'heures de périls et de luttes, vécues par des hommes courageux et unis.

D'aucuns vont dire peut-être: «Qu'est-ce que Saint-Exupéry vient donc faire dans une revue où tous les articles sont orientés vers un même sujet?». Qu'on me pardonne. Bien qu'il ne soit pas des nôtres, Saint-Exupéry m'a toujours séduit par sa force, sa solidité, sa grandeur d'homme, qui valent tout autre parenté! Séduit aussi par cette sensibilité profonde, d'autant plus étonnante qu'elle émane d'un être obligé quotidiennement de commander, d'assumer maintes responsabilités, de faire régner l'ordre et la discipline parmi ceux qu'il affectionne. Séduit enfin par cette modestie rare qui, à elle seule, justifie toutes les admirations.

Saint-Exupéry parle de ses camarades, de ses compagnons d'équipe avec des mots directs et sincères. Il y a des hommes, une poignée d'hommes, en face d'un danger ou d'une victoire. Des hommes avec les yeux tournés vers le ciel, non pas par déformation professionnelle, mais parce qu'ils ont un idéal commun. Ainsi, Saint-Exupéry nous apporte beaucoup. Aux fruits d'une expérience riche et précieuse s'ajoute le message d'une âme lucide, fière et noble. Son oeuvre est positive, comme sa vie, comme tout ce qu'il a découvert.

Recueillis au hasard des pages, voici quelques extraits empruntés à «Terre des hommes». Rien dans ces lignes qui ne montre une quelconque complaisance envers soi-même, un souci de se mettre en avant. Ni snobisme, ni fioriture. Absence complète de cette sorte de guimauve qui semble indispensable à certains pour étaler leurs sentiments. Tout est droiture, pureté, équilibre.

Prendre chez chacun ce qui contribue à nous grandir... C'est davantage auprès de Saint-Exupéry qu'auprès de beaucoup d'autres que j'ai souvent été chercher joie de vivre et réconfort!

«Quand un camarade meurt ainsi, sa mort paraît encore un acte qui

est dans l'ordre du métier, et, tout d'abord, blesse peut-être moins qu'une mort. Certes il s'est éloigné celui-là, ayant subi sa dernière mutation d'escale, mais sa présence ne nous manque pas encore en profondeur comme pourrait nous manquer le pain.

Nous avons en effet l'habitude d'attendre longtemps les rencontres. Car ils sont dispersés dans le monde, les camarades de ligne, de Paris à Santiago-du-Chili, isolés un peu des sentinelles qui ne se parleraient guère. Il faut le hasard des voyages pour rassembler, ici et là, les membres dispersés de la grande famille professionnelle. Autour de la table d'un soir, à Casablanca, à Dakar, à Buenos-Aires, on reprend, après des années de silence, ces conversations interrompues, on se renoue aux vieux souvenirs. Puis l'on repart. La terre ainsi est à la fois déserte et riche. Riche de ces jardins secrets, cachés, difficiles à atteindre, mais auxquels le métier nous ramène toujours, un jour ou l'autre. Les camarades. la vie peut-être nous en écarte, nous empêche d'y beaucoup penser, mais ils sont quelque part, on ne sait trop où, silencieux et oubliés, mais tellement fidèles! Et si nous croisons leur chemin, ils nous secouent par les épaules avec de belles flambées de joie! Bien sûr, nous avons l'habitude d'attendre

Mais peu à peu nous découvrons que le rire clair de celui-là nous ne l'entendrons plus jamais, nous découvrons que ce jardin-là nous est interdit pour toujours. Alors commence notre deuil véritable qui n'est point déchirant mais un peu amer.

Rien, jamais, en effet, ne remplacera le compagnon perdu. On ne se crée point de vieux camarades. Rien ne vaut le trésor de tant de souvenirs communs, de tant de mauvaises heures vécues ensemble, de tant de brouilles, de réconciliations, de mouvements du coeur. On ne reconstruit pas ces amitiés-là. Il est vain, si l'on plante un chêne, d'espérer s'abriter bientôt sous son feuillage.

Ainsi va la vie. Nous nous sommes enrichis d'abord, nous avons planté pendant des années, mais viennent les années où le temps défait ce travail et déboise. Les camarades, un à un, nous retirent leur ombre. Et à nos deuils se mêle désormais le regret secret de vieillir.

Nous goûtions cette même ferveur légère qu'au coeur d'une fête bien préparée. Et cependant, nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappistes. Mais, sur cette nappe mal éclairée, six ou sept hommes qui ne possédaient plus rien au monde, sinon leurs souvenirs, se partageaient d'invisibles richesses. Nous nous étions enfin rencontrés. On chemine longtemps côte à côte, enfermé dans son propre silence, ou bien l'on échange des mots qui ne transportent rien. Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaule l'un l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté. On s'élargit par la découverte d'autres consciences. On se regarde avec un grand sourire. On est semblable à ce prisonnier délivré qui s'émerveille de l'immensité de la mer.

Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction. Il n'est de camarades que s'ils s'unissent dans la même cordée, vers le même sommet en quoi ils se retrouvent.

Pourquoi nous haïr? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte: à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire.»



Dessin extrait de la revue allemande «Der Eigene» No 3 - 1926